

château de Buschtiérad. La poste est à quelque distance : nous attendions dans la cour mon valet de chambre qui s'était perdu en partant de Prague. Quel fut notre étonnement en entendant le pas de quelques chevaux, et en reconnaissant le duc de Bordeaux, qui vint à nous avec une grâce charmante. « Ah ! vous voilà, messieurs ; je suis enchanté de vous revoir encore une fois. » Il me tendit la main, nous quitta, et en piquant des deux il partit au galop, comme une personne qui brusque de pénibles adieux.

Nos yeux se remplirent de larmes. « Veuillez encore, Monseigneur, porter au château de Buschtiérad tous nos regrets et tous nos vœux : » ce furent nos dernières paroles. Le prince avait disparu, nous ne le revîmes plus ; et bientôt nous continuâmes notre route, le 5 août 1833, presque incommodés par le froid.

Nous nous arrêtâmes peu jusqu'à Paris ; on devinera ce que nous éprouvâmes en apercevant les Tuileries.

Espérons tout du temps et de la France !

LE VICOMTE DE LA ROCHEFOUCAULD.



UN PARISIEN A SAINTE-HÉLÈNE.



Le pilote crie : Terre ! Nous montons sur la dunette, et nous voyons l'île ; ses premières lignes se dessinent avec force dans quelques vapeurs légères. . . .

. . . . Voilà le rocher sur lequel mourut, il y a douze ans, l'homme le plus grand des temps modernes, l'ennemi des monopoles anglais, celui qui les chassa des rivages du continent, et inféoda ceux-ci à sa puissance, à son système,

comme pour enfermer les mers d'Europe dans son empire! . . . Il expira, pauvre prisonnier! à qui le fort s'était parjuré, sur ce rocher lugubre et pelé, que nous regardons avec un intérêt triste. . . .

.
 Nous approchons. . . . Le télescope nous montre des plateaux nus et noirs, des pics scoriés, et dentelés par les morsures du feu et des pluies. . . .

Nous allons descendre dans l'île. Je veux y examiner les effets matériels du climat, et m'assurer s'il est vrai que la pensée des Castelreagh, des Bathurst, des Wellington, a été, dès l'origine, en désignant ce lieu pour prison, une sentence de mort; — les vraisemblances sont pour cette opinion, car les accusés tiennent leurs principes des hommes d'état italiens du moyen âge. — Si vous les leur reprochez haut, puissamment, ils s'excusent par la raison sans entrailles, « *l'amour de la patrie anglaise est chez eux la haine des autres nations!* »

— L'île est devant nous, — la nuit est venue; le ciel est semé d'étoiles scintillantes qui se jouent sur les flots apaisés; on n'entend guère que le roulis du vaisseau — et le bruit des ailes d'oiseaux de nuit partis du rocher et y retournant silencieusement. . . .

3 avril.

Nous jetons l'ancre dans la rade; il est neuf heures du matin. —

A la pointe du jour, notre vaisseau s'est approché de la terre, sous la côte nord de l'île. — La vue de ces rochers nus et brûlés présente je ne sais quoi de sombre et même de terrible qui émeut vivement; il semble que nous abordions quelque Vésuve éteint. Les effets physiques sont les mêmes. Ajoutez à cette impression celle qui résulte aussi des *défenses*, en tout semblables à nos vieilles prisons d'état, de ces fortifications suspendues dans les airs, de ces postes de signaux qui, au temps de Napoléon, se répondaient les uns aux autres de demi-heure en demi-heure, et se communiquaient par des chemins qui ressemblaient tantôt à des escaliers, et plus souvent à des échelles. — Au temps du prisonnier, de fins voiliers se croisaient, sans interruption, au pied de ces *défenses*, de ces rocs armés et si rudes à la montée. . . . Le drapeau anglais se déploie toujours avec orgueil sur ces hauteurs de Sainte-Hélène; mais il a beau flotter puissant dans ce ciel, il y a reçu pour jamais la tache indélébile de l'assassinat!

— Les montagnes de Sainte-Hélène sont formées de couches superposées, jointes un peu obliquement. — Si je voulais me livrer à des con-

jectures, l'imagination me dirait comment, selon elle, les laves ont pu paraître sur ces crêtes, aujourd'hui si enfumées, sur ces plates-formes coupées et brisées, sur ces flancs où la lave, un peu refroidie, a dû descendre et s'attacher à la surface; — mais cela serait parfaitement stérile pour vous, mon ami, qui m'avez demandé un peu de géographie et d'histoire... J'attacherai davantage votre esprit en vous retraçant, dans un moment, l'impression générale que communique l'aspect des lieux. — Je visiterai l'île ensuite, et vous raconterai, dans un autre *fragment*, les résultats de quelques recherches bien rapides sur le grand drame qui fut six ans à s'y jouer au bruit des flots et des tempêtes de l'Océan. L'empereur Napoléon, cet autre volcan, vint s'y éteindre; ses dépouilles sont déjà mêlées aux scories épar- ses sur les plateaux de ces montagnes noires. . .

Fragment écrit deux heures après le précédent.

En arrivant au mouillage, il y a une heure, j'ai aperçu le premier les signes qui nous étaient adressés du dernier poste; on les écrivait sur un grand tableau noir. Ces *signaux* nous donnaient l'ordre d'envoyer un bateau à terre: — il est parti sur-le-champ. Quelques moments après, nous avons reçu le *signal d'entrée*, et nous sommes allés nous placer au milieu de trois beaux

navires de la *Compagnie des Indes*; puis nous nous sommes tous rendus à terre.

Le débarquement s'est fait sur une cale, inégalement assise sur les rochers, longeant la pointe gauche de la baie, la seule partie de la côte où la mer ne soit ni tourmentée, ni pleine de pointes de rochers; le flot y est bleu et un peu dormeur. — Cette cale est bordée de *magasins* assez médiocres. En nous approchant de la ville, nous avons trouvé les *fortifications*, qui défendent la baie dans toutes ses parties; ensuite, nous sommes entrés dans la ville par une porte si basse, qu'en passant dessous j'ai été tenté de baisser la tête. —

J'ai arrangé sur-le-champ, avec l'ami D**, un projet d'excursion à travers l'île pour demain. . .

Deuxième fragment.

. . . . Je décrirai d'abord la ville.

L'esplanade, ou place d'armes, se trouve à l'entrée de la ville. A Sainte-Hélène, les Anglais appellent *la ville* deux rangs de maisons assises entre deux montagnes escarpées. Ces rangs se prolongent dans les sinuosités d'un ravin, au milieu duquel coule un ruisseau, qui se gonfle dans la crue d'eau. Cette crue est fréquente; elle a sa cause dans les pluies battantes qui stérilisent

l'île. — La place d'armes, presque carrée, présente une superficie de cent pas dans tous les sens; l'hôtel du gouvernement est bâti à gauche, en entrant : il fait face à la mer. Derrière cette demeure, sur le flanc de la montagne, on a planté un joli jardin qui récrée la vue; le lieu est très-aride; — sur la droite, j'ai remarqué plusieurs maisons d'une assez belle apparence, et l'une d'elles est nommée la *taverne de London*.

L'église se trouve en face de la porte d'entrée, un peu à droite; sa construction a de la simplicité et quelque chose d'élégant; les murs intérieurs sont décorés par plusieurs tables de marbre noir et blanc, qui portent le nom de personnes d'un haut rang mortes à Sainte-Hélène.

Dans le haut, l'esplanade se sépare en deux rues montantes et sans alignement. Les maisons sont petites, bien tenues; mais leur intérieur ne révèle pas l'opulence. Après avoir marché environ deux cents pas dans chacune de ces rues, on rencontre des bicoques bâties en pierres sèches, recouvertes de terre, se touchant les unes les autres dans tous les sens. Elles m'ont rappelé ces *tanières* des monts du Caucase, où les Tcherkesses s'abritent pêle-mêle. C'est la population noire de Sainte-Hélène, formée des Chinois malais et métis, libre et peu nombreuse, qui les

occupe. En vérité, les Anglais devraient faire davantage pour des hommes! . . .

J'ai trouvé un peu plus loin la *caserne* (ce bâtiment peut loger un régiment), et, toujours en montant, de jolies maisons jointes à de petits jardins très-frais, très-riants, qui s'étendent dans le ravin jusqu'à environ un mille des bords de la mer. — Ces habitations très-agréables sont en petit nombre, et le fond du terrain qui les porte se rétrécit tellement tous les jours, qu'il n'y a plus de place que pour une seule maison sur la largeur; les jardins, remarquables par la vigueur et l'éclat de la végétation, sont très resserrés : la distribution et l'aspect gracieux de ces petits enclos intéressent extrêmement sur les flancs noirs et hideux de la montagne.

Cette partie haute de la ville mérite d'être appelée la *campagne de l'île*, car, sur cette terre dévorée par le feu, c'est le seul lieu qui semble lui avoir échappé. Les bords de la mer sont secs, pierreux et uniformes; on n'y trouve que le petit jardin du gouvernement et quelques arbres plantés çà et là en dehors des murs d'enceinte. — Ces arbres ressemblent au tremble; leurs feuilles sont à peu près comme celles du poirier.

Tout à l'heure je vais tâcher de retrouver

quelques-unes des traces laissées dans l'île par le grand homme. . . .

Troisième fragment. — Récit écrit, le 10 août, en mer.

En allant au bureau du gouvernement demander la permission de parcourir l'île, nous aperçûmes, en traversant la place, un officier anglais; nous marchâmes à lui. Il nous comprit après quelques paroles, et nous dit sans hésiter et en secouant la tête, qu'il nous serait assez difficile de voir la demeure de Napoléon Bonaparte; — que pourtant il allait transmettre notre demande au gouverneur: c'était son secrétaire. — Nous joignîmes les plus vives prières à cette requête. . . Le gouverneur était en course dans l'île; la demande lui fut adressée par le télégraphe. L'officier nous prévint qu'il n'aurait pas la réponse avant deux heures après midi, et nous invita à revenir à cette heure-là.

A onze heures, nous entrâmes déjeuner dans une jolie taverne de la ville. Malgré sa détestable réputation, j'ai trouvé la cuisine de Sainte-Hélène très-bonne et très-habilement faite; mais les viandes n'y sont pas d'une excellente qualité. — On nous servit à l'anglaise et bien. Les vins sont très-variés, et sortent des meilleurs crus du globe.

La promenade suivit ce repas; mais nous fûmes exacts à l'heure dite. La permission était accordée, et l'officier nous attendait. Il nous la remit avec une politesse toute particulière, après y avoir écrit nos noms. — Voici quelques expressions de cette pièce; elle était en français: « Permission est accordée à ces gentilshommes « de visiter le tombeau et la maison du mort « Empereur; un d'Angleterre, officier, les accompagnera.

« *Sainte-Hélène, etc.* »

Après cela, cet officier nous dit que, pour arriver au tombeau et à Long-wood, nous avions à gravir plusieurs rochers très-rapides et très-élevés, par des chemins presque impraticables; — le tombeau, ajouta-t-il, est à trois milles et demi du port, et la maison de Long-wood, à six. — Voyez, l'état du temps menace de toutes parts! — Je vous conseille de remettre la course à deux ou trois jours, et de ne l'entreprendre qu'à cheval. Ces raisons nous parurent bien faibles, et vinrent échouer contre notre piété napoléonienne et notre impatience française; nous lui dîmes que nous partirions le lendemain matin et à pied¹.

Le lendemain, nous ne manquâmes pas à

¹ J'écris en mer, trois jours après cette course.

notre bonne fortune; mais le pronostic de mauvais temps s'était réalisé; il pleuvait, et, suivant toute apparence, cette pluie n'était pas près de finir. Un lieutenant du gouverneur nous ouvrit la marche; il montait un bon cheval. Comme il nous parut très-contrarié de sa corvée, nous lui offrîmes franchement, à peu de distance de la ville, lorsque nous vîmes sa tête s'enfoncer sous son chapeau, et s'abaisser incessamment sous la force et la rapidité des ondées, nous lui offrîmes, dis-je, de nous laisser seuls continuer le voyage, et de s'épargner des peines qui n'étaient légères que pour nous, *Français*. Cette offre lui fut faite en anglais. A peine en eut-il saisi le sens, qu'il tourna la bride de son jeune cheval, nous regarda, et nous dit, les yeux étincelants, inquiets, et presque en se signant à l'idée d'abandonner la garde du vieil ennemi: « Mais vous « vous trompez, messieurs; j'exerce auprès de « vous une surveillance! » — Et il poussa de nouveau en avant son cheval. — Sa figure rappelait pittoresquement les peurs profondes de l'Angleterre au temps du camp de Boulogne. Ce fut plaisant d'abord, puis bien triste, je vous jure, lorsque nous songeâmes à tout ce que l'empereur avait dû endurer de cette peur incessante, infatigable.

— La pluie nous cinglait impétueusement au

visage. L'Anglais étant à cheval nous devançait d'assez loin, mais il pliait par moments avec une amusante colère sous les torrents d'eau qui sillonnaient ses habits.

A mon avis, la première montée dans ces rochers offre environ deux milles de longueur; le chemin est bordé par un mur d'appui en pierres sèches, et est suffisamment entretenu; il est rapide, mais inégal; les voitures légères traînées par des bœufs peuvent y passer; la route suit la montagne de gauche, en tournant le dos à la mer. De là, on domine entièrement la ville; elle s'y présente même sous un aspect très-agréable. Ce long boyau est rempli par une foule d'habitations séparées embellies par des plantations d'arbustes dont les pieds s'enfoncent entre les deux montagnes, lesquelles sont hautes et sèches. Les *sommités* de la montagne à droite sont *couronnées par des fortifications* établies du vivant de notre empereur, et contre lui! — contre lui, pauvre malade usé, abandonné! et s'éteignant auprès de quelques amis, au milieu de quelques études! —

Ces *sommités* ne le cèdent en élévation (selon quelques géographes) à aucune montagne du globe. La jonction des deux montagnes a lieu par une coupée qui forme muraille, ayant pour horizon la mer, l'immense mer des Indes. — Les

eaux courent sur cette muraille et se perdent bientôt en une cascade qui s'élançe à grand bruit de plusieurs centaines de pieds dans la mer. Les lieux où nous sommes parvenus ont la plus grande magnificence de destruction. Voyez! — ces monts qui nous entourent ont été brûlés, calcinés, ouverts par les feux du ciel qui les labourent presque tous les jours; ces brisements profonds et vastes de rochers signalent une force que nous ne connaissions pas, — mais que serait-ce là, si je pouvais vous montrer les lieux autrement que par des images! Ces bris descendent rattacher leurs dernières fissures au lit même de l'océan. Cette destruction est partout hideuse avec sa face brûlée, mais elle est douée partout d'une puissance inextinguible : c'est là sa beauté. La main seule de Dieu a pu séparer et recoudre ainsi ces grands rochers.

Presque au haut de cette première montée, nous trouvâmes un petit plateau assez uni, occupé par un établissement, ayant maison, pavillon à droite, quelques dépendances et un jardin bien cultivé. J'ai remarqué aussi à son extrémité, en tirant vers la mer, une jolie petite prairie entourée de saules et de quelques bouquets d'arbres. C'est un gracieux souvenir des plaines d'Europe que la nature a semé sur ces rochers funèbres. — L'officier nous attendait à l'habita-

tion. Il nous apprit qu'elle s'appelait *Briars*, et que l'empereur l'avait habitée en arrivant dans l'île, deux mois avant d'aller à Long-wood; qu'il y avait été logé dans le pavillon bâti sur une légère élévation, à gauche de l'établissement, et en face de la mer. La vue de cette modeste demeure, le premier objet empreint du souvenir de l'empereur que nous eussions rencontré sur notre route, nous toucha jusqu'aux larmes. Nous y prîmes quelque repos; nous nous rafraîchîmes, questionnâmes les hôtes, et notre jeune officier, qui s'apprivoisait sensiblement; puis continuant la montée, en suivant plusieurs chemins en zigzag, nous parvînmes à l'un des plateaux les plus élevés. Par un temps clair, nous y eussions joui d'un des points de vue remarquables de l'île. Ce plateau est abrité vers l'ouest par un petit piton; on l'a cultivé avec soin, et j'y ai vu une riche végétation. Des prairies artificielles s'y partagent la bonne terre et y sont entourées par de fortes haies vives et des bouquets d'arbres très-verts. Ces clos gracieux sont rencontrés avec un plaisir infini près des crêtes de ces montagnes ravagées.

Je m'écartai plusieurs fois de la route pour examiner divers plateaux qui la longent, mais nous ne pûmes pas facilement nous en retirer, et souvent la terre céda sous nos pas. — La partie su-

périeure de ces montagnes, soumise constamment aux effets d'un soleil dévorant et de pluies battantes, est dans l'état de décomposition qui est le principe de la terre végétale. En plusieurs endroits nos pieds s'enfoncèrent assez avant dans une *marne* pareille à celle qui se forme sur quelques grèves.

En tournant cette partie friable du sommet de la montagne, nous découvrîmes une vallée étroite et profonde animée par plusieurs jolies habitations, par des arbres et des prairies; cette vue est subite aussi, et d'après la nature des lieux elle n'est pas attendue du voyageur. — L'officier, qui nous précédait toujours de quelques centaines de pas, s'y était arrêté. Quand il nous aperçut, il nous cria de nous presser, et nous montra, dès que nous l'eûmes rejoint, une maison bien bâtie et un joli jardin en *terrasse* qui descendait dans un vallon; et plus bas, beaucoup plus bas, au bout d'un nouveau chemin en zigzag, une touffe de saules pleureurs. « *Ces arbres*, nous dit-il, *entourent le tombeau de votre empereur : descendons.* » Sur une autre indication qu'il ajouta, nous prîmes avec une vive émotion le sentier bien marqué qui y mène. Notre émotion parut attendrir le jeune officier; mais il n'y sympathisa pas avec la parole, baïssa seulement les yeux sur le cou bai de son

cheval et reprit les devants. — Lorsque deux minutes après nous pûmes toucher à la dernière demeure du grand homme, nos yeux se remplirent de larmes! — Il nous sembla que quelque chose de sublime et de formidable allait nous apparaître! . . .

Un sergent anglais, gardien du tombeau, nous attendait à la porte de la grille; sur l'ordre de l'officier, elle nous fut ouverte. Nous nous découvrîmes tous avec respect en passant dans l'enceinte funèbre, et nos impressions, bien qu'à des degrés divers, furent très-vives. Il parut démontré à ces deux étrangers que nous connaissions bien la grande existence qui était venue aboutir à « cet écueil » perdu dans d'affreux rochers. — Mais laissons de côté nos impressions, pour continuer l'esquisse des lieux. Il y a à cela d'autant plus de raisons que nous sommes arrivés en présence des « localités historiques. » Décrivons.

La *tombe* est unie et n'a pas d'inscription. Elle a 9 à 10 pieds de long, sur 6 à 7 de large. Trois pierres en tuf venant d'Angleterre en ont fourni les matériaux. L'ancien gouverneur les a fait enlever de la cuisine de la maison neuve de Long-wood, où on les avait employées dans le carrelage.

Sur une petite maçonnerie élevée de quelques